

Samedi 26 septembre 2026
QUAND DIEU HABITE NOS BROUILLARDS

Ésaïe 35, 1-7 / Exode 13, 17-22 / 2 Corinthiens 5, 4-7

Le scénario du pire.

Nous avons tous, quelque part, un scénario du pire que nous préférons ne pas trop regarder en face, cette possibilité plus ou moins diffuse, fantomatique, que nous repoussons aussitôt qu'elle nous traverse l'esprit : perdre quelqu'un que nous aimons, apprendre une très mauvaise nouvelle, voir s'effondrer ce que nous avons mis des années à construire, être contraints de quitter un lieu, une situation, une vie que nous pensions durablement installée. Et lorsque le scénario du pire vient hanter nos nuits jusqu'à les peupler de cauchemars, nous nous réveillons brutalement et cherchons à mettre loin de nous ce qui est apparu soudainement si réel.

Et pourtant, il arrive que ce que nous redoutions survienne. Et alors, tout à coup, le paysage disparaît. Ce qui paraissait solide ne l'est plus, les repères s'effacent, l'avenir devient comme une route prise dans le brouillard.

Comment avancer lorsqu'on ne voit plus très bien devant soi ?

Cette expérience, le peuple d'Israël l'a connue. Nous sommes en 587 avant Jésus-Christ. Le peuple l'avait envisagé, mais avait-il seulement imaginé que cela puisse vraiment arriver ? Jérusalem est conquise, le Temple est détruit, la famille royale est décimée et les élites sont déportées sur les rives de l'Euphrate, dans cette terre de Mésopotamie que nous appelons aujourd'hui l'Irak.

Le scénario du pire. Le désarroi est total, toute forme d'espérance semble étranglée. Même Dieu semble absent et ne plus rien pouvoir pour son peuple.

Clap de fin ? Non. Parce que c'est justement là, au cœur de l'exil, alors que le scénario du pire est à l'apogée de l'horreur, c'est justement là qu'une parole va retentir. Une parole complètement folle : le désert va fleurir. La terre aride va se réjouir, des eaux vont jaillir dans la solitude, les yeux des aveugles vont s'ouvrir, les oreilles des sourds vont entendre, le boiteux sautera comme un cerf. Et surtout : une route va se dégager.

Ce que Dieu avait fait autrefois pour leurs ancêtres lorsqu'ils étaient esclaves en Égypte, il va le refaire pour eux. Pour libérer leurs pères, le Seigneur leur avait fait traverser le désert du Sinaï. Pour ramener les exilés de Babylone, il leur fera traverser un autre désert. Autrement dit : Dieu va les remettre en marche.

Mais il reste une question, la même que celle que nous nous posons tout à l'heure : comment se mettre en marche quand on ne voit pas le chemin ? Comment avancer quand l'avenir est couvert de brouillard ? Comment avancer lorsqu'on ignore ce qui nous attend derrière la prochaine étape ? C'est bien beau, une route dans le désert, encore faut-il savoir où elle mène.

Et c'est ici que le récit de l'Exode nous offre une image extraordinaire. Lorsque les Hébreux quittent l'Égypte, Dieu ne leur donne pas un GPS, il ne leur dévoile pas l'itinéraire, il ne leur explique pas ce qui va leur arriver, il ne leur dit même pas combien de temps durera le voyage.

Il leur donne une nuée : « Le Seigneur allait devant eux, le jour dans une colonne de nuée pour les guider sur le chemin ». Quelle étrange manière de guider ! Parce qu'une nuée, précisément, cela empêche de voir. Et pourtant, cette nuée accomplit simultanément plusieurs choses.

La nuée montre la présence de Dieu. Les Hébreux peuvent la voir et garder cette confiance : Dieu ne nous a pas abandonnés. La nuée guide. Elle avance, et le peuple avance derrière elle.

Ensuite, la nuée protège. Un peu plus loin dans le récit, lorsque l'armée égyptienne approche, cette même nuée viendra se placer entre Israël et ses poursuivants.

Enfin, la nuée permet de se déplacer dans l'inconnu. La nuée ne supprime donc pas le désert : elle rend possible sa traversée. Mais surtout, elle possède cette caractéristique extraordinaire : la nuée est visible, alors même que Celui dont elle manifeste la présence demeure invisible.

Et c'est peut-être là le paradoxe le plus fécond de cette histoire : Dieu se rend visible sous une forme qui empêche précisément de le voir.

Nous aimerions parfois que Dieu fonctionne autrement : nous aimerions un Dieu parfaitement visible, un Dieu qui répond clairement, un Dieu qui nous montre la route jusqu'au bout, un Dieu qui nous explique pourquoi ceci arrive, pourquoi cela n'arrive pas, pourquoi cette porte s'ouvre et cette autre se ferme.

Nous aimerions que Dieu dissipe le brouillard. Mais voilà que la Bible nous raconte autre chose : Dieu ne dissipe pas toujours le brouillard. Il vient habiter le brouillard. Il ne donne pas aux Hébreux la visibilité, il leur donne sa présence. Et cela n'est pas du tout la même chose.

La foi ne consiste pas à savoir exactement où nous allons. Elle consiste à savoir avec qui nous marchons. C'est peut-être ainsi qu'il faut entendre cette phrase si simple de l'apôtre Paul dans sa deuxième lettre aux Corinthiens : « Nous marchons par la foi et non par la vue. »

Et puisque nous accueillons la Compagnie Philippe Saire pour quatre représentations de Tomber des nues, où nous verrons dès le 1er octobre un danseur entrer en dialogue avec la fumée où les frontières entre le visible et l'invisible seront questionnées, j'aimerais rester dans le domaine artistique et explorer un petit bout de l'histoire de la peinture.

Je pense à Caspar David Friedrich, peintre allemand du début du XIXème siècle et à ce personnage debout, de dos, devant une immense mer de nuages. Il regarde, mais justement : il ne voit pas tout. Des sommets émergent de la brume, d'autres disparaissent. Le paysage est là et pourtant il se dérobe. Et paradoxalement, le brouillard ne rend pas le tableau vide. C'est même l'inverse : il lui donne sa profondeur. Parce que le brouillard cache quelque chose, il nous oblige à regarder

autrement. Et peut-être pourrait-on dire cela de la brume : elle cache, elle transforme, elle suggère, et finalement elle révèle.

On retrouve quelque chose de semblable chez William Turner, à la même époque que Friedrich. Chez lui, les contours se dissolvent. On ne sait parfois presque plus où finit la mer ou la terre, où commence le ciel, où passe exactement l'horizon. L'atmosphère devient presque plus importante que les sujets eux-mêmes.

Et Monet fera quelque chose de comparable dans ses tableaux de Londres. Le Parlement, les ponts, la Tamise sont toujours là. On les reconnaît, mais ils semblent émerger du brouillard puis y retourner. Le paysage devient lumière, couleur, vibration. Comme si Monet ne peignait plus seulement les choses, mais ce qui se trouve entre les choses et notre regard. Le brouillard devient alors une sorte de filtre entre le monde et nous. Non pas seulement un filtre qui empêche de voir, mais un filtre qui fait voir autrement.

Et bien avant Friedrich, Turner ou Monet, Léonard de Vinci avait développé cette manière de peindre que l'on appelle le sfumato. Les contours s'estompent, les transitions entre l'ombre et la lumière deviennent presque imperceptibles, les choses cessent d'être enfermées dans des lignes parfaitement nettes.

Voilà peut-être une belle image de notre relation à Dieu. Alors que nous voudrions parfois mettre autour de Dieu des contours bien nets, dire exactement qui il est, ce qu'il veut, comment il agit, pourquoi il agit, lui ne se laisse jamais enfermer dans les contours que nous traçons autour de lui. Il se révèle, mais en même temps il demeure mystérieux. Il se rend proche, mais il ne devient jamais notre propriété. Il se laisse reconnaître sans se laisser posséder. Comme dans la nuée. Comme chez Friedrich, Turner ou Monet.

Et alors, on lit chez Ésaïe : « Les yeux des aveugles et les oreilles des sourds s'ouvriront ; le boiteux sautera comme un cerf et la langue du muet criera de joie. » Ces aveugles, ces sourds, ces boiteux et ces muets, est-ce qu'ils ne nous ressemblent pas un peu ?

Aveugles, lorsque nous ne parvenons plus à discerner un chemin devant nous. Sourds, lorsque le vacarme de notre monde couvre le murmure de l'Évangile. Boiteux, lorsque les blessures de la vie rendent chaque pas plus difficile. Muets, lorsque nous ne trouvons plus les mots pour exprimer ce que nous portons tout au fond de nous.

Et c'est justement à ces femmes et à ces hommes-là que le prophète annonce qu'une route va se dégager : pas lorsqu'ils seront devenus forts, pas lorsque toutes leurs blessures auront disparu, pas lorsqu'ils auront toutes les réponses. Une route va s'ouvrir maintenant. Et Dieu va nous remettre debout. C'est ce que nous avons besoin d'entendre nous aussi.

Nous connaissons tous des moments où la visibilité se réduit : dans une famille, face à la maladie, dans notre travail, lorsque nous devons prendre une décision, lorsque quelque chose se termine et que nous ne savons pas encore ce qui va commencer. Et jusque dans notre foi. Il y a des jours où Dieu nous semble proche, et d'autres où nous avons beau regarder... nous ne voyons plus grand-chose. Alors nous pensons parfois : Dieu s'est absenté. Mais la nuée nous raconte autre chose. Elle nous dit : ne confonds pas l'invisibilité de Dieu avec son absence. Dieu peut être présent précisément là où nous ne le distinguons plus clairement.

Dans l'Exode, la nuée ne se contente pas d'être là : elle avance. Et le peuple, en la regardant, comprend qu'il est temps de se remettre en marche. Voilà ce que le prophète Ésaïe annonce lui aussi à ces femmes et ces hommes qui croyaient n'avoir plus d'avenir : le désert ne sera pas votre tombeau. L'exil n'aura pas le dernier mot. Le chemin existe, même si vous ne le voyez pas encore. Levez-vous, une route s'ouvre ! Le Dieu de l'Exode ne supprime pas le désert. Il le traverse avec son peuple. Le Dieu d'Ésaïe ne nie pas l'exil. Il ouvre une route au milieu de l'exil. Et le Dieu de Jésus-Christ ne nous promet pas une existence où nous verrons tout, comprendrons tout, maîtriserons tout. Il nous appelle à marcher : « Nous marchons par la foi et non par la vue. »

Et peut-être est-ce cela, au fond, la foi : on ne voit pas tout ou tout comprendre, on ne possède pas Dieu, mais on reçoit suffisamment de lumière pour faire le pas suivant. La colonne de nuée ne montrait pas

aux Hébreux tout le désert, elle leur indiquait simplement où avancer. Dieu s'adresse à nous de la même manière : « Je ne vais pas te montrer toute la route. Mais je vais marcher devant toi. »

Alors, lorsqu'un jour le brouillard tombe sur notre route, souvenons-nous de la nuée : elle cache, elle transforme, elle suggère, elle révèle. Et surtout, elle avance. Avançons nous aussi, avec nos yeux qui ne voient pas toujours très loin, avec nos oreilles qui essaient encore d'entendre, avec nos jambes parfois hésitantes, avec nos mots parfois maladroits. Avançons, parce que le Dieu biblique n'est pas seulement le Dieu des routes parfaitement éclairées. Il est aussi le Dieu de la nuée.

Amen.